

## UNE ANALYSE ZOOPOÉTIQUE DU RÉCIT DE VOYAGE *LA PANTHÈRE DES NEIGES* DE SYLVAIN TESSON

Maria SIMOTA<sup>1</sup>

---

*Article history:* Received 17 January 2023; Revised 1 May 2023; Accepted 12 May 2023;  
Available online 23 June 2023; Available print 30 June 2023.

©2023 Studia UBB Philologia. Published by Babeş-Bolyai University.



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License

---

**ABSTRACT.** *A zoopoetic approach to the travelogue La panthère des neiges by Sylvain Tesson.* The present article aims to explore in broad lines the evolution of French zoopoetics thought and its main directions of research. Unlike the anglophone *animal studies*, the French zoopoetics is offering a slightly different methodology, much more focused on thematic and narratological aspects. In order to exemplify the paradigm shift produced by the zoopoetic approach in France, we will focus our article on Sylvain Tesson's travelogue *La panthère des neiges* (2019). The travelogue, through its referential dimension, marks a transition from the generalizing perspective of the animal world to a specific, local and individual approach.

**Keywords:** *animal studies, French zoopoetics, travel writing, Sylvain Tesson.*

**REZUMAT.** *O analiză zoopoetică a jurnalului de călătorie La panthère des neiges de Sylvain Tesson.* Prezentul articol își propune să exploreze în linii mari evoluția gândirii zoopetice franceze și principalele sale direcții de cercetare. Spre deosebire de *animal studies* din lumea anglofonă, zoopeticea franceză oferă o metodologie ușor diferită, mult mai focalizată pe aspecte tematice și naratologice. Pentru a exemplifica schimbarea de paradigmă produsă de abordarea zoopoetică din Franța, vom lua drept studiu de caz jurnalul de călătorie *La panthère des neiges* (2019) al lui Sylvain Tesson. Mult mai apropiat apropiat de real, acest jurnal marchează o trecere de la perspectiva generalizantă a lumii animale la o abordare specifică, locală și individuală.

**Cuvinte-cheie:** *animal studies, zoopoetica franceză, literatura de călătorii, Sylvain Tesson.*

---

<sup>1</sup> **Maria SIMOTA** est doctorante à l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, Roumanie. Elle travaille sous la coordination de Simona Jişa sur une thèse dédiée aux récits de voyage de Sylvain Tesson abordant différentes approches théoriques (géocritique, écocritique, littératures de terrain). Elle est membre du Centre d'Étude du Roman Français Actuel. Ses points d'intérêts tournent autour de la littérature française du XXI<sup>e</sup> siècle, de la littérature de voyage et, plus récemment, de la zoopoétique. Email: maria.simota@ubbcluj.ro.

## Introduction

Longtemps, le destin des animaux a très peu préoccupé l'humain qui n'y voyait qu'une ressource, un moyen, un outil dont on pouvait profiter à son gré. De nos jours, nous assistons à une augmentation assez importante de l'engouement pour les fictions animales et les photo-documentaires animaliers et d'une certaine curiosité vis-à-vis du monde naturel en général.

La question animale anime actuellement un grand nombre de chercheurs et chercheuses et traverse les domaines les plus variés. Les *animal studies*, terme générique à ramifications multiples, se sont imposées comme domaine de recherche émergent dans le monde anglo-saxon dès les dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle. Bien que ce soit encore difficile de délimiter une généalogie de cette sphère d'étude, ce sont le texte de Peter Singer, *Animal Liberation* (1975), les mouvements antispécistes<sup>2</sup>, ainsi que les premiers travaux philosophiques sur les droits des animaux<sup>3</sup> de cette période qui semblent marquer le début d'une préoccupation plus importante au niveau académique pour la cause animale. C'est ici qu'on voit que les études animales représentent une forme hybride entre recherche scientifique et militantisme (la plupart de ces chercheurs sont végétariens, abolitionnistes, et participent à des mobilisations pro-animaux, contre la chasse ou les expérimentations scientifiques, etc.). Depuis, les études animales ont développé des approches pluridisciplinaires réunissant des chercheurs zoologues, géographes, anthropologues, éthologues, sociologues, historiens, philosophes, juristes, cinéastes et littéraires. Leur objectif serait de se focaliser sur la manière dont l'humain interagit avec les vivants et de remettre en cause les représentations culturelles, le plus souvent occidentales, qu'on s'est faites des animaux. Ainsi, des études<sup>4</sup> ont pu déjà démontrer que les animaux possèdent des capacités émotionnelles et sémiotiques, ce qui a profondément ébranlé le sentiment de supériorité de l'homme et a immédiatement provoqué des débats intenses d'ordre éthique et juridique.

---

<sup>2</sup> Conformément au Larousse, l'antispécisme est une « vision du monde qui récuse, la notion de hiérarchie entre les espèces animales et, particulièrement, la supériorité de l'être humain sur les animaux. (Accordant à tous les individus, indépendamment de l'espèce à laquelle ils appartiennent, un même statut moral, l'antispécisme combat toutes les formes de maltraitance et d'exploitation animales.) » sur [www.larousse.fr](http://www.larousse.fr) consulté le 10.12.2022.

<sup>3</sup> Je citerais les volumes traduits en français signés par Gary Francione, *Introduction aux droits des animaux* (2015) et Tom Regan, *Les droits des animaux* (2013).

<sup>4</sup> Pour ne citer que le dossier réalisé par la revue *Itinéraires* dédié au discours animal : Laura Goudet, Marie-Anne Paveau et Catherine Ruchon, « Écouter les animaux parler. Présentation du numéro », *Itinéraires*, no. 2 « Discours animal. Langages, interactions, représentations », 2020. DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.8756>.

L'intérêt porté par plusieurs disciplines à la cause animale semble avoir son origine dans un questionnement éthique sur les formes de violences subies par les animaux (chasse, corrida, extinction, expérimentations scientifiques, maltraitance, élevage intensif, consommation des produits d'origine animale, etc.) que chaque discipline essaie d'aborder avec ses propres outils. En effet, Singer remet en question la légitimité morale de l'humain à perpétuer ce genre de relations qui sont la cause d'une souffrance physique et psychique chez les animaux. En ce sens, les chercheurs en études animales partent d'une déconstruction d'un certain anthropocentrisme qui privilégie les humains au détriment des autres formes du vivant. Nous pouvons voir que la démarche antispéciste, qui dénonce la discrimination ayant pour base l'espèce, se structure de la même manière que les approches féministes, marxistes, les études du genre, postcoloniales, écologiques, etc., à travers lesquelles on essaie justement de démanteler les mécanismes d'une forme de domination et de pouvoir exercée à l'encontre des figures minoritaires et minorisées<sup>5</sup>. Mais si, depuis plusieurs décennies, des efforts ont été mis en place pour créer l'espace institutionnel où ces minorités peuvent être rendues visibles et revalorisées, le cas des *animal studies* pose le problème de l'impossibilité d'autoreprésentation dans le cas des animaux.

En effet, le fil rouge de toutes ces recherches sera donc concentré autour d'un processus de subjectivisation de la figure animale, les chercheurs se donnant la tâche de créer une visibilité, de combler les trous et de repenser toutes ces représentations animalières. Cela passe par des débats où les questions juridiques et morales s'imbriquent à celles scientifiques, chacun essayant de réévaluer les rapports entre les humains et les animaux<sup>6</sup>. Est-ce pourtant possible d'approcher la question animale sans tomber dans l'anthropomorphisme et sans fixer aux animaux de nouvelles significations purement humaines ? En effet, le monde animal, si multiple et varié, pose le problème de ce que Derrida appelle l'« altérité absolue » (Derrida 2006, 28), on constate donc la difficulté de mettre en place une sorte de « zoocentrisme », c'est-à-dire une manière de penser les rapports humains-animaux en partant des intérêts de ces derniers tout en leur créant l'espace d'un passage du statut d'objet à celui de sujet. Le

---

<sup>5</sup> D'ailleurs, des études intersectionnelles cherchent à aborder les croisements entre toutes ces figures minorisées. C'est le cas du zooféminisme où on s'intéresse au rapport entre le genre et l'animal, ainsi que des études postcoloniales qui travaillent sur les représentations péjoratives entre la race et l'animalité (Graham Huggan, Helen Tiffin, *Postcolonial Ecocriticism : Literature, Animals, Environment*, Londres, Routledge, 2010.)

<sup>6</sup> Nous notons ici les études de Donna J. Haraway, *When species meet*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008., Anat Pick, *Creaturely Poetics: Animality and Vulnerability in Literature and Film*, New York City, Columbia University Press, 2011., Yi-Fu Tuan, *Dominance and affection: the making of pets*. New Haven, Yale Univ Press, 1984.

discours littéraire, parmi d'autres, a démontré quand même, à plusieurs reprises, qu'il peut se charger de parler à voix haute pour ceux qui en sont dépourvus. On pourrait donner ici l'exemple de la prosopopée, figure de style à travers laquelle un écrivain fait parler des êtres inanimés ou démunis d'un discours comme les absents, les morts, les exclus, les fous, y compris les animaux.

Nous nous proposons dans cet article de suivre en grandes lignes l'évolution de la pensée zoopoétique française et d'explorer ses principales directions de recherche. Nous allons voir qu'elle se distingue des études animales anglophones proposant une autre méthodologie, beaucoup plus focalisée sur les aspects thématiques et narratologiques. En même temps, nous allons prendre comme étude de cas le récit de voyage *La panthère des neiges* (2019) de Sylvain Tesson afin d'examiner en quelle mesure le genre viatique peut rendre compte d'une nouvelle approche du texte littéraire via la figure animale. Nous allons évoquer quelle a été la place des bêtes au fil du temps dans la littérature de voyage afin de comprendre le changement de paradigme produit dans le récit tessonien qui se rapproche beaucoup plus d'une démarche zoopoétique de l'écriture littéraire.

### La zoopoétique française

Si des mouvements pro-animaux existaient en France depuis le XX<sup>e</sup> siècle, voire XIX<sup>e</sup>, la recherche académique dans le domaine ne s'est institutionnalisée qu'au début du XXI<sup>e</sup>. Il faut noter que dans le monde francophone la réflexion sur l'animalité a été tout d'abord l'objet d'étude des philosophes comme Giorgio Agamben, Gilles Deleuze (le concept de *devenir-animal* traverse d'ailleurs plusieurs de ses textes), Jacques Derrida, Elisabeth de Fontenay qui ont ouvert la porte aux anthropologues (Bruno Latour, Phillippe Descola, Florence Burgat), aux historiens (Éric Baratay), aux littéraires (Anne Simon, Pierre Schoentjes) ainsi qu'à des recherches interdisciplinaires<sup>7</sup> dont les parutions sont assez récentes. Ils ont tous en commun le souci pour ce processus de subjectivation dont on parlait plus haut afin de mettre fin à « l'exception humaine » (Schaeffer 2007) sans toutefois négliger le fait que la figure animale arrive à nous échapper et que la rencontre de l'homme avec la bête se passe le plus souvent sous le signe de l'esquive.

---

<sup>7</sup> Comme par exemple : Jean-Paul Engelibert (éd.), *La question animale : entre science, littérature et philosophie*, PU de Rennes, 2011. Christophe Traïni, *La cause animale. Essai de sociologie historique (1820-1980)*, Presses Universitaires de France, 2011. Aurélie Choné, Isabelle Iribarren, Marie Pelé et al., *Les études animales sont-elles bonnes à penser ? : Repenser les sciences, reconfigurer les disciplines*, Paris, L'Harmattan, coll. « Sciences et Société », 2020.

Dans l'espace francophone, il est difficile de regrouper ces chercheurs sous une seule direction d'étude comme cela se passe dans le monde anglophone pour les *animal studies* ; le terme a d'ailleurs des problèmes à être transposé en français, on le retrouve traduit soit comme « études animales » (selon la formule d'« études du genre ») qui semble s'imposer (Dardenne 2022), soit comme « études animalistes » ou « animalières ». Cette réticence terminologique peut être symptomatique d'une certaine méfiance française quant à l'emprunt via le monde nord-américain de telles approches plutôt thématiques que méthodiques. Certes, la zoopoétique française ne correspond pas aux *animal studies* du monde anglophone, restant beaucoup plus focalisée sur le domaine littéraire privilégiant les analyses formelles et narratologiques :

Aux niveaux narratologique et stylistique sont interrogés les procédés par lesquels certains auteurs, quittant le terrain de l'anthropocentrisme, tentent de mettre en mots des « subjectivités animales » (Jean-Marie Schaeffer) ou des consciences animales, de restituer des langages (souffles, rythmes, mouvements signifiants...) et des « milieux » non-humains, ou de rendre compte d'« actions » et de « styles » animaux. (Simon 2014)

Dans le domaine littéraire, qui nous intéresse ici, la critique littéraire avait abordé l'animalité plutôt dans le cas des genres littéraires mineurs (comme les contes, la littérature de jeunesse, les fables, le roman du terroir) se limitant à la ramener toujours à l'humain. Nous pouvons dire qu'après les années 1960-1970 où l'attention était portée aux jeux de langage, au formalisme et à l'autoréférentialité des textes et les années 1980-2010 où la focalisation tombait sur les « écritures de soi » et la question de l'autofiction, la figure animale, fortement marginalisée jusque-là, s'impose de nos jours dans sa valeur intrinsèque surtout grâce à un intérêt du monde littéraire pour l'environnement et le vivant. Les discours de plus en plus alarmants sur la crise climatique et l'anthropocène imposent de nouveaux rapports au monde, exposés par l'intermédiaire de l'imaginaire littéraire, afin de retisser les affinités déchirées entre les vivants et d'apprendre à l'humain à se décentrer dans sa manière d'habiter le monde. La zoopoétique devient alors une zoopolitique qui se charge de confronter son lecteur aux violences contre les animaux misant justement sur cette individualité de l'animal, créée à travers différents effets narratologiques. Dans la même mesure, en dénonçant ces abus à l'encontre des animaux, l'homme y trouve son reflet dans son image déshumanisée et bestiale.

À partir de la moitié des années 2010, dans la littérature, on assiste à ce qu'on appelle un « tournant animal » qui relève « d'un vaste mouvement de visibilité des animaux dans la fiction. » (Milcent-Lawson 2019) On

remarque une augmentation de l'intérêt pour des « fictions animales » (Correard 2021) ainsi que des recherches littéraires groupées sous l'étiquette d'études « zoopoétiques ». Parmi les manifestations et programmes, nous pouvons signaler « Animalittérature » dirigé toujours par Anne Simon, le colloque « Humain/animal-Human/animal » déroulé à San Francisco en 2011, « Zoopoétique/Zoopoetics » en 2014 à Princeton, ainsi que les programmes de recherches dirigés par Gisèle Séginger : « Littérature et savoirs du vivant – XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles » et « Penser le vivant : les échanges entre littérature et sciences de la vie (de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'époque contemporaine » qui ont consolidé l'institutionnalisation de cette nouvelle sphère de recherche en littérature.<sup>8</sup>

Le terme de « zoopoétique » a été utilisé pour la première fois par Derrida par rapport à l'œuvre de Kafka (Derrida 2006, 20) et, étymologiquement parlant, il est formé par les notions grecques *zōon*, qui fait référence « aux vivants en mouvement, à l'animé, aux bêtes »<sup>9</sup>, et *poiēsis* qui désigne la création et, dans son sens le plus large, les caractéristiques du discours littéraire. La zoopoétique étudierait donc la manière dans laquelle le langage poétique rend compte de la question animale et des rapports de l'homme au monde des vivants. L'objectif de la zoopoétique, selon Kari Driscoll et Eva Hoffman, « involves not only seeing but also precisely this attentive listening—a practice of “listening otherwise”. »<sup>10</sup> (Driscoll et Hoffman 2018, 3) Afin d'adopter ce point de vue non-humain, au début, tout écrivain passe par une remise en cause de ses préjugés humanocentristes. Ce n'est pas pour rien que les premiers à s'intéresser à la question animale en France étaient les philosophes des années 1970, car la zoopoétique implique une déterritorialisation de l'attention portée au vivant, une déconstruction de l'anthropocentrisme et un dépassement de ses catégories rigides qui séparent l'humain et l'animal, outils philosophiques imposés par les penseurs de l'époque.

---

<sup>8</sup> En témoigne aussi un des plus importants projets de recherche sur la question animale, *Animots*, dirigé par Anne Simon et qui se présente ainsi : « au croisement des Sciences humaines et des Sciences du vivant, le programme *Animots* souhaite fédérer la recherche en zoopoétique et proposer une veille sur l'actualité littéraire, artistique et scientifique sur l'animalité et les interactions entre les vivants et le monde. » <https://animots.hypotheses.org/>

Un autre projet tout aussi important est *Vivanlit*, qui coordonné par Gisèle Séginger et Christine Maillard et qui s'organise à son tour aux carrefours de disciplines associant des spécialistes des domaines les plus variés. <https://www.fmsh.fr/projets/vivanlit>

<sup>9</sup> Conformément à la définition donnée dans « La zoopoétique: un engagement proprement poétique en études animales. Entretien avec Anne Simon » par Alain Schaffner dans *ELFe XX–XXI* no. 5 « *Approches de l'animal* », ed. Alain Romestaing et Alain Schaffner, 2015, p. 219.

<sup>10</sup> « implique non seulement le fait de voir, mais aussi précisément celui d'écouter attentivement – une pratique d' « écouter autrement » (notre traduction)

## Le récit viatique animalier

En littérature, on retrouve cette démarche zoopoétique chez Sylvain Tesson dans *La panthère des neiges* (2019) qui, à l'invitation du photographe animalier, Vincent Munier, se rend dans les vallées tibétaines à la recherche de la panthère des neiges, espèce de félins très vulnérable, de plus en plus rare, victime également de braconnage. De tous les récits de voyage signés par Tesson, celui-ci se distingue par son immobilité. Pour le *wanderer* de la littérature viatique française<sup>11</sup>, le défi de se tenir immobile pendant des heures dans l'attente d'une possible irruption de la bête semble venir à l'encontre de ses fuites classiques. Ainsi, l'écrivain-voyageur doit s'initier à l'affût, technique des photographes et des réalisateurs animaliers qui consiste à se tenir caché longtemps dans l'attente du surgissement de l'animal afin de le « capturer » sur la pellicule.

Pour ce qui est de la présence animalière dans la littérature viatique, il serait très difficile de l'imaginer sans faire une brève mention des animaux. Que ce soit sous la forme des rencontres inattendues avec les bêtes ou juste comme moyen de locomotion, les animaux ont toujours fait partie de l'imaginaire viatique. On les retrouve dans les odyssées antiques sous leurs formes parfois monstrueuses, comme c'est le cas des satyres (des figures mi-humaines/mi-animales) ou des animaux à plusieurs têtes dans l'épopée homérique. Au Moyen-âge, on note par exemple la présence des livres de chasse où la figure animale occupe la place centrale.<sup>12</sup> Plus tard, Cyrano de Bergerac, ainsi que Swift d'ailleurs, donnent à lire les voyages d'animaux surhumains. Dans les récits plus modernes, on s'y intéresse de manière encyclopédique, cherchant à catégoriser la faune de manière la plus scientifique possible<sup>13</sup>.

Elizabeth Leane essaye d'illustrer une possible typologie des rôles des animaux dans les narrations viatiques. Elle parle de trois cas de figure : « the animal as quest-object, the animal as instrument of travel, and the animal as companion. »<sup>14</sup> (Leane 2019, 306) Dans le premier cas, « l'animal comme

---

<sup>11</sup> Nous notons : *La Marche dans le ciel : 5 000 km à pied à travers l'Himalaya*, avec Alexandre Poussin, Éditions Robert Laffont, 1998. *L'Axe du loup : de la Sibérie à l'Inde sur les pas des évadés du Goulag*, Éditions Robert Laffont, 2004. *Éloge de l'énergie vagabonde*, Éditions Pocket, 2009. *Sur les chemins noirs*, Éditions Gallimard, 2016.

<sup>12</sup> Pour citer un exemple : *De arte venandi cum avibus* de l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen (1194-1250).

<sup>13</sup> Voir les exemples du Français Louis-Antoine de Bougainville (1729-1811) et de l'Anglais James Cook (1728-1779), mais aussi le récit d'Adèle Toussaint-Samson, *Une Parisienne au Brésil*, (1883).

<sup>14</sup> « l'animal comme objet-quête, l'animal comme moyen de voyager, et l'animal comme compagnon » (notre traduction).

objet-quête », se situent les récits de voyage ayant comme motivation de déplacement la recherche de l'animal en question. Cela pourrait être un récit de chasse, de domestication, d'exploration scientifique, ainsi que des récits des photographes et des réalisateurs des documentaires animaliers. Le récit se soumet dans ce cas aux règles du genre qui se présente comme l'histoire d'une conquête ou d'une capture dont le texte d'Herman Melville, *Moby Dick*, représente le paradigme. Dans ce cas, l'animal est toujours objectivable et, une fois capturé, il réassure la supériorité, ainsi que la virilité, de l'homme sur le vivant.

Dans la deuxième catégorie, « l'animal comme moyen de voyager », on retrouve une grande partie des récits de voyage où le transport se fait par l'animal, le plus souvent il s'agit des récits d'avant l'époque industrialisée lorsqu'on se déplaçait à cheval, avec un âne ou un chameau, etc. Elizabeth Leane y inclut également les récits où l'animal procure de la nourriture (lait, viande), de l'habillement ou de la protection, car dans tous ces cas l'animal reste une forme de ressource pour l'homme qui se montre le plus souvent indifférent aux souffrances de la bête.

Dans la dernière catégorie, l'animal est un compagnon pour l'homme et a un statut beaucoup plus important ; Leane parle ici d'une certaine réciprocité qui s'établit entre le voyageur et l'animal, tandis que ce dernier remplit le rôle de témoin silencieux des exploits du premier. Il y a également une prise en compte du « caractère » de l'animal, de ses possibles souffrances ou perspectives sur le voyage.

Cette classification laisse de côté le grand nombre de récits où les animaux font irruption de manière spontanée et l'interaction avec le voyageur est extrêmement brève. Elle ignore également les récits des voyages « racontés » par les animaux<sup>15</sup>. Cependant, la typologie de Leane offre de bonnes bases pour une réflexion sur la manière dans laquelle les animaux ont été représentés au fil du temps dans la littérature viatique. Nous y pouvons déceler que, dans la grande majorité des textes, la figure de l'animal est enfermée dans des représentations stéréotypiques et que la focalisation ne tombe que rarement sur une relation intersubjective entre l'humain et le vivant. D'un point de vue intersectionnel, Jopi Nyman invoque, à partir du texte signé par Hemingway, *Green Hills of Africa* (1935), une lecture en grille colonialiste de la présence animale dans la littérature de voyage où l'altérité de l'animal est appréhendée à travers des généralisations, des objectivisations et des discours qui trahissent le désir de domination et de pouvoir.

---

<sup>15</sup> La littérature de jeunesse abonde en ce sens d'exemples des récits viatiques animaliers, les enfants portant sur le monde une vision animiste qui ne pose pas de problèmes quant à leur compréhension des scènes d'animaux à comportement humain.



À notre avis et selon la grille d'Elizabeth Leane, le début du récit nous laisse supposer que l'animal est présent dans le récit de Tesson comme objet-quête. Sa rareté contribue à lui conférer une certaine aura : « la panthère était la régente et son invisibilité confirmait son statut. Elle régnait et n'avait donc pas besoin de se montrer » (Tesson 2019, 100), tandis que les difficultés de l'apercevoir héroïsent les deux protagonistes qui doivent affronter le plein hiver et les altitudes de quatre et cinq mille mètres tout en assumant le risque de ne pas la rencontrer<sup>16</sup>. Nous remarquons également l'utilisation de l'article défini « la » dans le cas de la panthère ainsi que l'insistance sur des formes morphologiques au singulier ce qui a un fort effet d'individualisation de la bête : « Il y a *une* bête au Tibet que je poursuis depuis six ans [...] *elle* vit sur les plateaux. » (18) Nous observons donc que la figure de l'animal est centrale dans ce récit. Elle donne le titre du texte et hante tout le processus créateur qui trouve son prétexte dans la recherche de la panthère.

Dès les premières pages, le voyageur se place sous le signe de l'animalité rappelant que son nom, Tesson, signifie « blaireau » en vieux français. En dressant le profil de cet animal, il nous semble que l'écrivain y décèle une affinité entre lui et la bête :

le blaireau était haï dans les campagnes et irrémédiablement détruit. On l'accusait de fuir le sol, de percer les haies. [...] C'était un être taciturne, une bête de la nuit et de la solitude. Il demandait une vie dissimulée, régnait sur l'ombre, ne souffrait pas les visites. Il savait que la paix se défend. Il sortait de ses retraites à la nuit pour rentrer à l'aube. Comment l'homme aurait-il supporté l'existence d'un totem de la discrétion érigeant la distance en vertu et se faisant un honneur du silence ? (Tesson 2019, 18)

Le besoin de solitude, de silence, de paix est le leitmotiv de tout récit de voyage tessonien. Nous ne pouvons pas lire ces lignes sur le blaireau sans se rappeler *Dans les forêts de Sibérie* (2011) ou *Sur les chemins noirs* (2016), des textes-manifeste pour la vie érémitique. À travers ce portrait en miroir, Tesson arrive à rendre visible la subjectivité de l'animal en rompant avec les visions classiques sur celui-ci. Pourtant, il ne se détache pas complètement de l'anthropomorphisme, privilégiant seulement les traits de la bête qui semblent correspondre à son profil intime.

D'autres apparitions animalières feront irruption dans le récit de voyage, comme le yack sauvage, animal totem de Munier, le renard, le loup, la chèvre, l'antilope, la gazelle, l'âne sauvage, tous se plaçant sous le signe de l'éphémère et de la fragilité que parfois seul l'œil avisé est capable de découvrir dans le

---

<sup>16</sup> Comme cela s'est passé dans *Le léopard des neiges* (1978) de Peter Matthiessen.

paysage. Ces présences ouvrent la voie à des interrogations portant sur le monde animal et sur le rapport de l'homme aux bêtes.

### **Croisements et hybridités**

Traditionnellement interdisciplinaires, les études animales sont très ouvertes aux croisements des disciplines qui visent les rapports humain/animal. La zoopoétique propose des pistes des plus innovantes analyses nourries par les avancées récentes en éthologie qui minent subversivement la vision allégorisante et métaphorique de l'animal:

Au niveau thématique sont tout particulièrement abordés les interactions et les partages de sens entre hommes et animaux, les motifs du monstrueux et de l'hybridité qui permettent au lecteur de pénétrer des corporalités et des psychismes autres, les mutations dans les représentations d'une nature de moins en moins « animée » (la mort nietzschéenne du Grand Pan), la question de l'animalité native – darwinienne, phénoménologique, psychique... – du rapport humain au monde, les représentations et autoportraits d'écrivains en animaux, de Proust (hibou, poule ou guêpe) à Chevillard (hérisson, crabe) en passant par Darrieussecq (truite) ou Tristan Garcia (singe). (Simon 2014)

Présents depuis longtemps dans nos mythes, nos contes et nos textes littéraires, les animaux hantent en sourdine l'imaginaire collectif. Un symptôme ancien de cette recherche d'explorer l'altérité absolue de l'animal a été peut-être ce parasitage des frontières entre les espèces par des figures mi-animales/mi-humaines, métamorphosées ou hybrides (sirène, centaure, loup-garou, mais aussi des dieux égyptiens etc.) qui témoigne d'une vieille croyance dans la perméabilité des règnes, mais aussi d'une angoisse quant à cela.

Ce n'est que récemment qu'on a commencé à envisager de plus près le pouvoir des textes à rendre compte de ces « subjectivités animales », non seulement dans les récits où la cause animale représente l'enjeu principal du projet littéraire de l'auteur, mais également dans un corpus varié où les écrivains s'occupent très peu de la présence des animaux, comme c'est le cas de Proust<sup>17</sup>, par exemple. Plus que les discours scientifiques ou philosophiques, c'est l'immersion fictionnelle qui, misant sur l'empathie de son lecteur, déclenche une réflexion sur les affects produits à la rencontre-révélation avec le vivant. Cela se passe le plus souvent par des tâtonnements, par des hypothèses, comme

---

<sup>17</sup> Voir les travaux de Jean-Pierre Richard, *Proust et le monde sensible*, Paris, Seuil, 1974 et d'Anne Simon, « Portrait de l'artiste en hibou : de l'usage anthropologique de la zoologie chez Proust », *Contemporary French and Francophone Studies*, n° spécial Proust, vol. 9, n° 2, avril 2005, pp. 139-150.

c'est le cas de Sylvain Tesson qui élabore ses pensées dans un autre récit de voyage, *Dans les forêts de Sibérie*, sous formes d'interrogations et d'étonnements :

Quelle volonté avait ordonné l'invention de ces formes monstrueusement sophistiquées, toujours plus ingénieuses et toujours plus distantes à mesure que les millions d'années passaient ? La spirale, la mandibule, la plume et l'écaille, la ventouse et le pouce préhensile étaient les trésors du cabinet de curiosités de cette puissance géniale et déréglée qui avait triomphé de l'unité et orchestré l'efflorescence. (Tesson 2011, 56)

Le langage ici est intentionnellement créatif immergeant son lecteur au mystère et à la complexité des animaux. Ce type d'interrogations montre également à quel point l'humain peut développer une sensibilité à part envers le monde animal qu'il arrive à rejoindre au niveau de l'imaginaire. Pourtant, pour y parvenir, il faudrait travailler cette nouvelle attention déplaçant les lieux communs à travers de nouvelles expérimentations esthétiques et une « [re]définition du regard artistique : voir les fauves cachés derrière les paravents banals » (Tesson 124).

### Une question de langage

L'enjeu des approches zoopoétiques tourne autour de ce décentrement de la vision humanocentriste inaugurée par Aristote, continuée par Descartes, Kant, Heidegger et autres, où l'animal est défini à partir des différences et des manques, privé de *logos*, de discours, de raison, donc objectivable. Au contraire, comme Anne Simon le note, la zoopoétique est une approche de l'altérité qui part « d'un éblouissement devant l'inventivité du vivant » (Simon 2021, 30) et qui est loin de se placer « hors-langage ». En tant que grille de lecture, la zoopoétique explore l'imbrication entre le matériel – le monde, les vivants, les bêtes – et le langage. Elle est attentive à ce dialogue des regards entre l'humain et l'animal, à comment les écrivains et les écrivaines se représentent le monde de ce dernier<sup>18</sup>, déterritorialisant leurs styles, leurs rythmes et leurs langages, mais aussi à ce devenir-sujet des animaux qui postule une poétique propre (ici la zoopoétique s'approche des autres recherches comme la zoosémiotique ou la zoolinguistique<sup>19</sup>).

---

<sup>18</sup> Des auteurs et des autrices comme Jean-Christophe Bailly, Éric Chevillard, Marie Darrieussecq, Sylvie Germain, Maylis de Kerangal, pour n'en citer que quelques-uns, ouvrent en ce sens de nouveaux territoires fictionnels en intégrant le point de vue animal dans sa singularité.

<sup>19</sup> On note la présence de la *Société française de zoosémiotique* qui souhaite mettre en relation les linguistes autour de plusieurs axes de recherches : les langages intraspécifiques, interspécifiques et métagénériques ; la sémiotique des cultures animales non-humaines ainsi que la sémiotique des cultures animales humaines en lien avec les cultures non-humaines. <https://societefrancaisedezoosemiotique.fr/> Leurs publications sont publiées chez L'Harmattan dans la collection « Zoosémiotique » qui compte déjà deux titres à ce jour (23.04.2023).

Dans *La panthère des neiges*, il y a une attention particulière portée à cet échange inter-spéciste. Les protagonistes déchiffrent les traces des bêtes dans les paysages et « lisent » le comportement animal à travers ces indices laissés derrière. Ce type de dialogue impose la prise en compte de la subjectivité animale, un des plus beaux passages du récit est probablement la « conversation » entre le photographe et le loup :

Munier poussa un hurlement. Au bout de dix minutes, un loup répondit. [...] Munier chantait. Un loup répondait. Munier se taisait, le loup reprenait. Et soudain l'un d'eux apparut sur le col le plus haut. Munier chanta une dernière fois et le loup galopa dans le versant vers notre position. (Tesson 2019, 38)

Cet échange particulier et intime se place au-delà de toute forme culturelle ou romanesque de la rencontre avec l'animal, elle se fonde sur une sorte d'authenticité du vécu et sur une confiance réciproque qui élimine la distance et rapproche les deux acteurs de la scène suspendant pour un instant les frontières entre les espèces. De nos jours, les animaux restent dans la plupart des cas étrangers aux humains, ce mouvement de rapprochement du loup sauvage vers l'homme est d'autant plus précieux qu'il est extrêmement rare.

### **Une question du regard**

Plusieurs essais parmi lesquels celui d'Anne Simon, place l'origine de la zoopoétique dans la pensée derridienne élaborée dans *L'Animal que donc je suis* où, dès le titre, Derrida pose le problème de l'animal dans son « irremplaçable singularité » (Derrida 2006, 26) du sujet regardant :

Depuis le temps, peut-on dire que l'animal nous regarde ?

Quel animal ? L'autre.

Souvent je me demande, moi, pour voir, qui je suis — et qui je suis au moment où, surpris nu, en silence, par le regard d'un animal, par exemple les yeux d'un chat, j'ai du mal, oui, du mal à surmonter une gêne. (Derrida 2006, 18)

La pensée zoopoétique consiste justement dans cette mise à nu de tout ce qui culturellement nous est propre et de se laisser regarder par les autres vivants : « il a son point de vue sur moi » (Derrida 2006, 28). Le regard de l'animal, dans son altérité absolue, peut entrer en dialogue et interroger l'humain dans tout ce que la philosophie occidentale tenait jusque-là comme acquis.

Dans toute réflexion zoopoétique sur « l'animot »<sup>20</sup>, l'enjeu est de dépasser la vision dévalorisante sur l'abîme lié au langage et de prendre conscience de la rencontre entre deux-mondes qui communiquent et qui ont des choses à se dire. Toute rencontre animale est un commencement : « L'animal nous regarde, et nous sommes nus devant lui. Et penser commence peut-être là. » (Derrida 2006, 50)

Dans *La panthère des neiges*, le regard a une importance cruciale. L'affût est une technique assez ambivalente. Sylvain Tesson tente de l'idéaliser parlant du « plaisir de l'attente » (Tesson 2019, 23), de l'affût comme « une prière » (56), comme « un exercice de l'Asie » (143) jusqu'à en faire une pratique de tous les jours : « on gagne toujours à augmenter les réglages de sa propre fréquence de réception. » (164) Moins invasive dans le cas des photographes, elle a longtemps été utilisée par les chasseurs comme étape qui précède la capture de l'animal servant à déchiffrer des traces afin de comprendre l'identité et le comportement de la bête. Elle relève d'une relation empathique du chasseur/photographe avec « sa proie » afin de déduire sa localisation. Basée fondamentalement sur une géographie des sens, elle impose surtout une éducation du regard. En ce sens, Tesson se distingue de Vincent Munier qui, à ses yeux, est beaucoup plus initié à cette technique :

partout où son regard se posait, il voyait des bêtes ou devinait leur présence. En ce don, comparable à l'éducation du passant raffiné qui, déambulant dans la ville, vous signale une colonnade classique, un fronton baroque, un rajout néo-gothique, offrait à Munier de se déplacer dans une géographie sans cesse enluminée et toujours généreuse, palpitant d'habitants dont un œil profane ne soupçonnait pas l'existence. (Tesson 2019, 148)

La complicité du photographe avec le monde des bêtes est fondée dans cet acte herméneutique du monde animal, tandis que Tesson semble être en dehors des codes de ce langage organique et éphémère. Afin d'approcher les bêtes, Munier doit rendre sa présence la moins visible, il se cache, il se tait, il reste immobile longtemps, des gestes étrangers au citoyen de tous les jours qui, à l'époque des réseaux sociaux, cherche toujours à se montrer, à faire du bruit autour de sa personne. Ce n'est que cette abolition de tout orgueil humain qui rend possible la rencontre animale : « Munier, bien que fort charitable, ne se prétendait pas humaniste. Il préférerait la bête en l'œilleton de sa jumelle à l'homme en son miroir et ne plaçait pas l'être humain au sommet de la pyramide

---

<sup>20</sup> Néologisme introduit par Derrida pour « donner à entendre le pluriel des animaux » en forme de protestation contre l'étiquette généralisante « l'animal ». (Derrida 2006, 73)

du vivant. » (87) Ce n'est pas juste un dépassement de l'anthropocentrisme, mais de l'égo-centrisme en premier. Cette leçon d'humilité remet également en question la position centrale de l'écrivain-voyageur :

Je m'acquittais de mon ancienne indifférence par le double exercice de l'attention et de la patience. Appelons cela l'amour. / Je venais de le comprendre : le jardin de l'homme est peuplé de présences. Elles ne nous veulent pas de mal, mais elles nous tiennent à l'œil. Rien de ce que nous accomplirons n'échappera à leur vigilance. Les bêtes sont des gardiens de square, l'homme y joue au cerceau en se croyant le roi. C'était une découverte. Elle n'était pas désagréable. Je savais désormais que je n'étais pas seul. (Tesson 2019, 48)

Tesson fait la même découverte que Derrida, l'animal le regarde. Il place l'animal dans la position cartésienne de celui qui a son point de vue sur le monde. Le regard n'est plus instrument de domination, mais de communication. Il s'agit d'un déplacement de paradigme qui passe véritablement d'un récit humano-centré à un zoo-centré. Dans la plupart des récits tessonniens, il y a des animaux qui font irruption sur le trajet, mais jamais ils ne sont considérés dans leur valeur intrinsèque. Le récit de voyage est une écriture profondément autobiographique qui, depuis le romantisme, place l'accent sur l'intériorité du voyageur à la rencontre du monde. L'animal sauvage n'y est qu'un obstacle que le héros devrait surmonter dans son passage. En ce sens, le récit de voyage contemporain pourrait trouver dans la démarche zoopoétique une source de déconstruction, mais aussi d'innovation.

Le désir de contact avec la bête se poursuit dans la troisième partie de *La panthère des neiges* où la féline fait finalement plusieurs apparitions. La description se fait par tâtonnements, les deux protagonistes échangent les longues-vues pour mieux la repérer « dissimulée », « camouflée » dans le paysage. La rencontre est mise sous le signe de la magie, d'une « apparition religieuse » à caractère « sacré » (Tesson 2019, 106). Cela est dû à l'effet de surprise, rien n'anticipe le surgissement de la bête et le hasard de la scène rend la rencontre d'autant plus spéciale.

Munier me passa la lunette la plus puissante. Je scrutai la bête jusqu'à ce que mon œil se dessèche dans le froid. Les traits de la face convergeaient vers le museau, en lignes de force. Elle tourna la tête, pleine face. Les yeux me fixèrent. C'étaient deux cristaux de mépris, brûlants, glacials. Elle se leva, tendit l'encolure vers nous. 'Elle nous a repérés, pensai-je. Que va-t-elle faire ? Bondir ?'

Elle bâilla.

Voilà l'effet de l'homme sur la panthère du Tibet.

Elle nous tourna le dos, s'étira, disparut. (Tesson 2019, 103)

Comme le note Pierre Schoentjes, « la scène des yeux dans les yeux isole l'animal et le rend unique [...] la rencontre leur rend une individualité. » (Schoentjes 2022, 25) Si pour les protagonistes cette rencontre relève du miracle, la bête ne se laisse pas impressionner par la présence des humains se montrant indifférente.

Dès le titre, la panthère hante l'imaginaire de l'écrivain et du lecteur, la scène du regard qui s'échange entre les protagonistes et la féline semble être le cœur central du récit et sa raison d'être. Comme dans le récit de chasse, le fait de la voir enfin et de la capturer dans des photographies marque la réussite, mais aussi la fin de la quête. Si pour Munier le but du voyage était de photographier la panthère, pour Tesson le mobile du voyage est beaucoup plus ambigu. La quête de l'animal est, bien sûr, importante, mais dans le cas de l'écrivain-voyageur elle est doublée d'une quête intérieure et artistique. L'animal ne devient alors qu'une métaphore pour la pratique d'un autre style de vie, l'affût, le savoir-disparaître, mais aussi pour un exercice d'écriture. Sylvain Tesson s'inscrit ainsi dans la lignée de très peu d'écrivains francophones qui dédient entièrement leurs textes à la figure animale.

## Conclusion

Jusqu'à récemment les rapports humains aux animaux fonctionnaient sur la structure de capturer-assimiler, c'est ce que Derrida résume par le « carnophallogocentrisme », forme de violence « faite à l'animal [...] d'essence du moins à prédominance mâle, et, comme la dominance même de la prédominance, guerrière, stratégique, chasseresse, viriloïde. » (Derrida 2006, 144) Plusieurs discours contemporains ont commencé à alerter pourtant sur l'éradication du divers animal et se proposent de sensibiliser son public sur le sujet par tous les moyens. La littérature témoigne d'une préoccupation de plus en plus urgente quant à la cause animale et se laisse infiltrer par les débats d'ordre éthique afin de rendre compte d'un monde en perpétuel changement. Les récits s'emparent de la figure animale afin de remettre en cause les rapports questionnables entre les humains et les vivants. L'animal nous met ainsi devant une forme d'altérité absolue que la littérature se propose d'explorer.

Dans son récit, *La panthère des neiges*, Sylvain Tesson met en avant la figure de cette bête en voie de disparition tout en essayant de la découvrir dans sa subjectivité. Si au début du texte la figure animale nous laisse croire qu'il s'agit d'un objet-quête, jusqu'à la fin du récit elle sera approchée dans sa valeur intrinsèque grâce à l'initiation au langage des bêtes et au regard porté sur celles-ci. Les protagonistes suivent les traces de l'animal, s'adaptent à son rythme, pratiquent l'affût, disparaissent à leur tour dans le paysage afin de rendre possible la rencontre. Le texte de Tesson relève d'un décentrement de

la position supérieure de l'humain face à l'animal, cela se concrétise dans la figure du photographe Munier qui semble s'oublier au profit de la diversité animale. Le récit s'écrit via la figure animale, au début dans son absence qui hante les protagonistes, ensuite à travers ses brèves apparitions. C'est la panthère qui mène le récit et il ne s'arrête que lorsqu'elle est photographiée ou décrite. Les scènes de rencontres avec les bêtes sont de courtes révélations qui nous amènent devant ce qu'était jusque-là un angle mort de la littérature. Ces deux altérités extrêmes arrivent quand même à se parler et le récit de Tesson témoigne de cette expérience de la porosité entre les frontières des deux mondes ainsi que de la flexibilité de l'humain à s'adapter à l'expressivité de l'animal.

Le récit viatique, par sa dimension référentielle, marque cette transition entre la perspective généralisante quant au monde animal vers une approche plus spécifique, locale et individuelle. Enfin, nous pouvons proposer une nouvelle catégorie dans la classification d'Elisabeth Leane que nous appellerions « l'animal en tant que tel » et qui se proposerait justement de désobjectiver la posture animale la plaçant au centre de l'expérience littéraire. Cela pousserait le lecteur de dépasser à son tour la vision « par catégories » du vivant vers une expérience beaucoup plus significative de ces rencontres inter-spécistes.

## BIBLIOGRAPHIE

- CORREARD, Nicolas, « "Fictions animales" : présentation générale. Les "classiques" à l'heure de la zoopoétique », *Fictions animales : présentation du programme SFLGC*, Paris, France, 2021
- DARDENNE, Émilie. 2022. *Introduction aux études animales*, Presses Universitaire de France/Humensis.
- DRISCOLL, Kari, et HOFFMAN, Eva (dir.). 2018. *What Is Zoopoetics? Texts, Bodies, Entanglement*. Londres : Palgrave Macmillan.
- GOUDET, Laura, Paveau, Marie-Anne et Ruchon, Catherine, « Écouter les animaux parler. Présentation du numéro », *Itinéraires*, no. 2 « Discours animal. Langages, interactions, représentations », 2020.  
DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.6587>
- DERRIDA, Jacques. 2006. *L'Animal que donc je suis*, Éditions Galilée.
- LEANE, Elizabeth, « Animals », dans Tim Youngs, Alasdais Pettinger. 2020. *The Routledge Research Companion to Travel Writing*, New York : Routledge.
- MILCENT-LAWSON, Sophie, « Un tournant animal dans la fiction française contemporaine ? », *Pratiques*, no. 181-182, 2019.  
DOI : <https://doi.org/10.4000/pratiques.5835>



- NYMAN, Jopi, « Ethical Encounters with Animal Others in Travel Writing », dans Corinne Fowler, Charles Forsdick, Ludmilla Kostova (éds.), *Travel and Ethics. Theory and Practice*, New York : Routledge, 2014.
- SCHAEFFER, Jean-Marie. 2007. *La Fin de l'exception humaine*, NRF Essais, Paris : Gallimard.
- SCHAFFNER, Alain, « La zoopoétique : un engagement proprement poétique en études animales. Entretien avec Anne Simon » dans *ElFe XX-XXI* no. 5 « *Approches de l'animal* », ed. Alain Romestaing et Alain Schaffner, 2015.
- SCHOENTJES, Pierre. 2022. *Nos regards se sont croisés. La scène de la rencontre avec l'animal*, Paris : Éditions Le mot et le reste.
- SIMON, Anne, « Les études littéraires française et la question de l'animalité (XXe-XXIe siècles) : bilan et perspective en zoopoétique », *Épistémocritique*, vol. 13 « Littérature et savoir du vivant », 2014.
- SIMON, Anne. 2021. *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Paris : Éditions Wildprojet.
- TESSON, Sylvain. 2019. *La panthère des neiges*, Paris : Gallimard.
- TESSON, Sylvain. 2011. *Dans les forêts de Sibérie*, Paris : Gallimard.

### Sitographie

- <https://animots.hypotheses.org> consulté le 12.12.2022.
- <https://www.fmsh.fr/projets/vivanlit> consulté le 12.12.2022.

